

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 30

Artikel: Touristes
Autor: XX.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOLLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Touristes.

Les hôteliers se plaignent de la concurrence que leur fait l'Exposition universelle : « Tout le monde va à Paris, vous disent-ils, et si quelques rares étrangers passent par la Suisse, avant de regagner leurs lointaines pénates, ils y demeurent à peine deux ou trois jours ; ils sont moulus, leur bourse s'est aplatie ; ils ont hâte de rentrer chez eux. » Mais les hôteliers sont un peu comme les pêcheurs, comme les vigneronniers, comme tant d'autres de nous ici-bas : ils font des façons pour reconnaître leur bonheur. Que les étrangers soient moins nombreux cet été que d'ordinaire, c'est bien possible ; mais on en voit tout de même de jolis contingents un peu partout. Allez un peu observer les arrivées et les départs aux stations de chemins de fer et de bateaux à vapeur, vous vous convaincrez bien vite que, dimanches à part, les voyageurs indigènes forment le petit nombre.

Anglais, Allemands, Américains, Français même, ont retrouvé le chemin de la terre hospitalière entre toutes, et pour qui aime à croquer des types et à faire des comparaisons de nationalité à nationalité, la matière ne manque pas.

L'autre jour sur le Grand-Pont, à Lausanne, une cinquantaine de personnes, dames et messieurs, allant deux par deux comme de petites pensionnaires, arrêtaient tous les regards. C'étaient des sujets de la reine Victoria qu'une agence de voyages promenait sur le continent. Un jeune homme à casquette galonnée et à boutons d'or était à leur tête. Il les conduisait au Signal de Sauvabelin, et les cinquante insulaires le suivaient gravement, comme s'ils accomplissaient un devoir. Pas de joyeux propos, pas un rire ; c'était triste comme un enterrement. Arrivée au belvédère lausannois, cette longue bande a-t-elle donné quelque signe d'admiration et de contentement ? c'est peu probable ; elle avait trop l'air d'entreprendre une corvée.

Drôle de façon de voyager et de se recréer, tout de même. Mais tous les goûts sont dans la nature. La plupart des Anglais se passent, d'ailleurs, des services des agences et dénichent fort bien tout seuls les coins pittoresques de notre pays. Il fut même un temps où l'on était presque sûr de rencontrer quelqu'un d'entre eux sur chaque sommet, au fond de chaque gorge, devant toutes les cascades. Ce perpétuel Anglais faisait partie du paysage. On le retrouvait à l'hôtel, où naturellement il avait pris possession de la meilleure chambre, et où il vous regardait comme des intrus.

Après avoir longtemps régné en maîtres dans les stations alpêtres, les fils d'Albion se sont vus distancer dans nombre d'entre elles par les Américains et les Allemands.

Les Américains viennent volontiers chez nous en famille ; moins raides et moins gourmés que les Anglais, la bourse généralement bien garnie, ils sont vus d'assez bon œil par les hôteliers. Mais ils s'en tiennent aux régions classiques ; on ne les voit ni à la tour de

Gourze, ni à la Tine de Confians, ni sur les bords de la Menthue ou de la Mèbre. Ils ne s'accordent pas le plaisir de manger des truites de l'Arnon à Vugelles-la-Mothe, ou de vider une bouteille de Salvagnin à St-Prex.

L'Allemand, lui, connaît le canton de Vaud mieux que nos meilleurs géographes. Il vous dira où se trouve le signal de la Tornire, combien il y a de Faoug à Avenches et de Mathod à Treycovagnes ; il saura le développement qu'a pris telle industrie à Yverdon ou à Vevey. Dans son calepin, il a noté les hôtels où l'on est le mieux traité, les brasseries qui ont de la bière de Munich authentique. A Lausanne, s'il a envie de prendre un doigt de Saint-Saphorin ou de Dézaley, il ira tout droit chez l'ami Alfred, rue d'Etraz, sans demander son chemin à personne. Les employés des trains et des bateaux n'ont jamais de difficultés avec lui, car il sait les horaires par cœur. Il a transformé le plaisir de voyager en une science sur laquelle il vous fera volontiers un cours. C'est le voyageur pédant, mais pratique.

Ni l'un ni l'autre, le Français. Il a bien quelque idée, en gros, de son itinéraire, mais il ne sait jamais au juste où il est et où il va ; il aime aller à l'aventure, quitte à pousser les hauts cris s'il manque une correspondance de train ou de bateau. Il est tour à tour gai, communicatif, plein d'attention pour ses compagnons de voyage, profondément égoïste, faiseur d'embarras, simple, bon enfant, rageur, pestant contre tout, vous regardant avec un air qui signifie : Et puis, vous savez, si cela vous fâche, ça m'est bien égal à moi ! Charmant et détestable, la terreur de ses voisins lorsqu'il est encombré d'une famille nombreuse, adoré en revanche des voyageurs qui aiment la vie, le bruit, le mouvement. Comparez tout haut ce qu'il voit chez nous avec les institutions de son pays et vous dit poliment comme quoi elles sont supérieures à tout ce que vous imaginez.

Quelque chose que notre touriste français ne verra jamais chez lui, c'est ce qui s'est passé mercredi après-midi, à bord du *Lausanne*. Ce jour-là, le flambant vapeur promenait sur le Léman une cinquantaine d'invités de la compagnie générale de navigation. Après avoir fait le tour du Haut-lac, il se dirigeait sur Ouchy, lorsque, à la hauteur de Cully, on vit un passager prendre la place du pilote au gouvernail. Ce nouveau maître timonier n'était autre que M. Lachenal, ancien président de la Confédération. Il faut croire qu'après avoir mené la barque helvétique, on est apte à conduire tous les esquifs. Jamais, en effet, barre du gouvernail ne fut mieux tenue. De son œil perçant, le nouveau pilote sondait l'horizon et l'eau profonde, évitant adroitement les bas fonds sablonneux aussi bien que les roches à fleur d'eau.

— Ma foi, monsieur, lui dit un homme de l'équipage, on dirait que vous n'avez jamais fait autre chose.

— Mais ne sais-tu pas, répartit un camarade, que monsieur a gouverné un bateau plus gros que le *Lausanne* ?

— Tout de même, observa un Lausannois, si M. Gagnaux était là, il serait jaloux !

Seulement, si on l'avait laissé faire, l'excellent pilote n'aurait pas au port d'Ouchy ; il emmenait tout droit *Lausanne* à Genève. On dut l'arracher de force à sa barre, ce qui fit faire cette autre réflexion à un témoin de cette scène :

— Ce que c'est, tout de même, que d'être dans le barreau ! XX.

Les crus parisiens.

Un journal français nous apprend que la culture de la vigne tend à disparaître de plus en plus aux environs de Paris. Dans le département de Seine-et-Oise, cette culture, qui occupait encore, en 1820, une superficie de 20,000 hectares, s'est réduite aujourd'hui à 6700 hectares.

Le Vaudois de cœur et d'âme, le Vaudois sédentaire, celui qui voyage peu, qui ne vit que de notre vie et ne connaît pas de coin de terre préférable à son cher canton de Vaud, lira sans doute ces lignes avec étonnement. Comment ! il y a donc un vignoble parisien, s'écriera-t-il, ce n'est pas possible.

Ah ! c'est que pour ce brave homme, le monde, c'est la Suisse, le vignoble par excellence, celui des bords du Léman, les caves sans pareilles où le guillon fait pétiller le petit blanc, celles du Dézaley et du Burignon, auxquelles il faut ajouter celles non moins réputées de MM. Fonjallaz, à Epesses, Buttiaz, au Treytorrens, Roud, à Villeneuve, Morerod, à Yverne, etc. et nombre d'autres caves à La Côte.

Mais des vignobles parisiens, des crus de la grande capitale, il n'en peut concevoir l'existence, et pareille idée le fait sourire de pitié.

Il faut cependant convenir qu'il y a eu jadis un vignoble parisien important, dont une faible partie existe encore. Ecoutez d'ailleurs ce que nous disait à ce propos le *Petit Parisien*, il y a deux ou trois ans.

Notre capitale fournissait, à une époque déjà très reculée, des crus de premier ordre dont il serait impossible aujourd'hui de trouver le plus petit flacon dans les caves les mieux assorties, mais qui n'en ont pas moins laissé une renommée que nous ont transmise nos pères.

Si l'on jette les yeux sur une carte du Paris de l'ancien temps, on reste frappé de l'étendue de territoire recouvert par des vignes.

De tous les clos qui ont disparu, quelques-uns ont laissé leur nom aux rues percées sur une partie de leur emplacement primitif.

Le clos Bruneau, dont la réputation a subsisté, et qui était le plus ancien et le plus considérable de tous, occupait l'espace compris aujourd'hui entre les rues des Noyers, des Carmes, de Saint-Hilaire et de Saint-Jean-de-Beauvais.

Parmi les crus les plus appréciés, il y avait aussi celui que fournissait le clos de Sainte-Geneviève, qui s'étendait sur le versant de la montagne de même nom ; le clos Georgeau, situé au bas de la butte Saint-Roch, et dont une rue, reliant la rue Sainte-Anne à la rue des Frondeurs, a conservé le nom ; le clos de Saint-Germain-des-Prés, appartenant à l'abbaye de l'endroit et qui s'étendait depuis la rue des Saints-Pères jusqu'aux rues Saint-Benoit